



Russell Banks

Lointain souvenir de la peau

roman traduit de l'américain par Pierre Furlan

ACTES SUD
Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

A l'instar de ses pareils, hommes de tous âges et de toutes conditions que leur addiction au sexe a conduits devant les tribunaux puis relégués loin des "zones sensibles", le Kid, vingt et un ans, bracelet électronique à la cheville, a pour quartier général le viaduc Claybourne qui relie le centre-ville de Calusa, Floride, à son luxueux front de mer.

Depuis toujours livré à lui-même, n'ayant pour ami qu'un iguane offert par une mère passablement nymphomane, le Kid s'est enivré de sexe virtuel jusqu'au jour où sa naïveté l'a jeté dans un des pièges où la police épingle les putatifs délinquants sexuels.

Stigmatisé par une société devenue, jusqu'à l'hystérie, adepte du "surveiller et punir", ce jeune homme en rupture suscite l'intérêt d'un certain "Professeur", universitaire à la curiosité dévorante, sociologue atypique qui, dans le cadre de ses travaux sur les sans-abri en tous genres, approche le Kid pour s'instruire de son cas et, peu à peu, semble le prendre sous son aile. Mais il apparaît bientôt que le génial Professeur pourrait être un fabuleux menteur, et un expert en identités multiples...

Par cette fiction magistrale, Russell Banks met en scène l'enfer de la "déviance" et le supplice de l'exclusion. Il exhausse à la dimension d'un récit aussi mythique que compassionnel l'aveuglement de nos sociétés saturées d'images et qui semblent avoir fait le choix – comme pour mieux s'oublier – de faire disparaître, jusqu'à la pathologie, leur corps collectif dans le rayonnement des écrans de la nuit sexuelle.

"LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES"

série dirigée par Marie-Catherine Vacher

RUSSELL BANKS

Toute l'oeuvre de Russell Banks est publiée par Actes Sud. Dernier titre paru :
La Réserve (2009).

DU MÊME AUTEUR CHEZ ACTES SUD

- LE LIVRE DE LA JAMAÏQUE*, 1991 ; Babel n° 1102.
HAMILTON STARK, 1992 ; Babel n° 871.
AFFLICTION, 1992 ; Babel n° 404.
DE BEAUX LENDEMAINS, 1994 ; Babel n° 294.
HISTOIRE DE RÉUSSIR, 1994 ; Babel n° 745.
CONTINENTS À LA DÉRIVE, 1994 ; Babel n° 94.
LA RELATION DE MON EMPRISONNEMENT, 1995.
SOUS LE RÈGNE DE BONE, coéd. Leméac, 1995 ; Babel n° 216.
TRAILERPARK, coéd. Leméac, 1996 ; Babel n° 348.
PATTEN À PATTEN, photographies d'Arturo Patten, 1998.
POURFENDEUR DE NUAGES, coéd. Leméac, 1998 ; Babel n° 465.
SURVIVANTS, 1999 ; Babel n° 656.
L'ANGE SUR LE TOIT, 2001 ; Babel n° 541.
AMERICAN DARLING, coéd. Leméac, 2005 ; Babel n° 780.
AMÉRIQUE, NOTRE HISTOIRE (entretiens avec Jean-Michel Meurice), 2006.
LA RÉSERVE, coéd. Leméac, 2008 ; Babel n° 980.

Titre original :

Lost Memory of Skin

Editeur original :

HarperCollins Publisher, New York

© Russell Banks, 2011

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00850-5

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2012

pour la publication en langue française au Canada

ISBN 978-2-7609-0804-8

RUSSELL BANKS

Lointain souvenir
de la peau

roman traduit de l'américain
par Pierre Furlan

ACTES SUD

Pour C. T.

Et en mémoire de F. T. B. (1914-2010).

*Me voilà prêt à dire la façon dont des corps
se sont transformés en d'autres corps.*

OVIDE, *Les Métamorphoses*.

PREMIÈRE PARTIE

I

CE N'EST PAS QUE LE KID SOIT CÉLÈBRE localement pour quoi que ce soit de bien ou de mal, et même si les gens connaissent son véritable nom, leur façon de le traiter ne changerait pas pour autant, sauf s'ils consultaient ce nom sur le Web, ce qu'il ne souhaite pas les inciter à faire. Comme la plupart des hommes qui vivent sous le Viaduc, il lui est juridiquement interdit de se connecter à Internet ; néanmoins, un après-midi où il rentre à vélo de son travail au *Mirador*, il pénètre nonchalamment dans la bibliothèque de Regis Road comme s'il avait tout à fait le droit de s'y trouver.

Le Kid ne sait pas trop comment s'y prendre. Il n'est encore jamais entré dans une bibliothèque. La responsable est une dame pétillante – des cheveux roux qui brillent autour de sa tête comme une lampe anti-insectes, du rouge à lèvres rose, des taches de rousseur –, et elle porte un chemisier à fleurs avec un pantalon de toile beige. Elle mesure quelques centimètres de plus que le Kid : bien qu'elle soit petite au-dessus de la taille, elle a les hanches larges, ce qui donne l'impression qu'on aurait du mal à la renverser. Sur le comptoir devant elle, un panneau indique BIBLIOTHÉCAIRE D'ACCUEIL, GLORIA... quelque chose – le Kid est trop agité pour enregistrer le nom de famille. Elle lui sourit sans révéler ses dents et lui demande si elle peut l'aider.

Ouais. Je veux dire, je crois, ouais. J'sais pas, en fait.

Qu'est-ce que vous cherchez ?

C'est vous qui vous occupez de renseigner, c'est ça ?

C'est exact. Est-ce que vous cherchez quelque chose de précis ?

La clim marche à fond : le Kid a la sensation qu'il fait maintenant dix degrés de moins que lorsqu'il a passé la porte, et

soudain il se rend compte qu'il frissonne. Mais le Kid n'a pas froid, il a peur. Il est à peu près sûr qu'il ne devrait pas se trouver dans une bibliothèque publique, même s'il ne se souvient pas de décision judiciaire lui interdisant précisément d'y entrer du moment qu'il n'est pas en train de rôder, qu'il ne s'agit pas d'une bibliothèque scolaire et qu'il n'y a pas de terrain de jeu ou d'école à proximité. Du moins à sa connaissance. On n'en est jamais tout à fait sûr, pourtant. Des terrains de jeu et des écoles, il en pousse un peu partout. Et puis des enfants ou des ados viennent sans doute ici tout le temps, à cette heure tardive, pour avoir l'air de faire leurs devoirs ou juste pour traîner.

Il promène son regard dans la vaste salle à l'éclairage fluorescent, scrute les longues rangées d'étagères bourrées de livres du sol au plafond – on dirait un immense supermarché avec rien d'autre que des livres sur les rayons. Ça sent le papier et la colle, un peu le moisi et l'humidité. Un intello noir à lunettes, avec une grosse pomme d'Adam et des oreilles en feuilles de chou, est assis à une table, et il a une demi-douzaine de gros bouquins sans images ouverts devant lui comme s'il cherchait ses ancêtres, mais à part lui il n'y a pas d'usagers dans la bibliothèque.

Un usager – voilà ce qu'il est. Il n'est pas ici pour demander du boulot à cette dame, ni pour voir si elle accepte de lui louer un appartement, il ne va pas faire la manche, et c'est sûr qu'il ne va pas la draguer – elle est bien trop vieille, elle a sans doute au moins quarante ou cinquante ans et elle n'est pas ce qu'on appelle bandante. Non, le Kid est un usager légitime, dans son droit, qui est entré tranquillement dans la bibliothèque pour avoir des renseignements parce que c'est dans les bibliothèques que se trouvent les renseignements.

Alors, pourquoi tremble-t-il, pourquoi ses bras ont-ils la chair de poule comme s'il était debout tout nu à l'intérieur d'une chambre froide ? Ce n'est pas seulement parce qu'en fait il n'est encore jamais entré dans une bibliothèque, même quand il était au lycée et que c'était en quelque sorte obligatoire. S'il frissonne, c'est parce qu'il a peur de la réponse à la question qui l'a conduit ici – alors même qu'il la connaît déjà.

Ecoutez, je peux vous demander un truc ? Plutôt personnel, je crois.

Bien sûr.

Bon, vous voyez, je vis dans le nord de la ville et les gens de mon quartier, mes voisins, ils me disent tous que peut-être il y a un délinquant sexuel condamné qui habite par là aussi. Dans le quartier. Et ils me disent qu'on peut juste aller sur Internet à un site qui vous dit où il habite et tout, et ils m'ont demandé de vérifier pour eux. Pour le quartier. C'est vrai ?

C'est vrai, quoi ?

Vous savez, qu'on peut aller sur Internet et qu'on vous dira où le délinquant sexuel habite même si on connaît pas son nom ni rien ?

Eh bien, vérifions, dit-elle comme s'il lui avait demandé le nom de la capitale du Vermont, avant de conduire le Kid de l'autre côté de la pièce jusqu'à une longue table où s'alignent six ordinateurs inoccupés. S'asseyant devant l'un d'entre eux, elle procède *via* Google à une recherche rapide sur les délinquants sexuels condamnés, et voilà qu'apparaît le Registre national des délinquants sexuels* avec son lien direct au site www.familywatchdog.us. Penché dans son dos, le Kid fait passer son poids d'un pied sur l'autre. Il se dit que c'est le moment de les mettre, de se tirer vite fait avant qu'elle clique de nouveau, mais quelque chose d'irrésistible, quelque chose de familier et d'effrayant à la fois qui va survenir, il le sait, l'oblige à continuer à fixer l'écran par-dessus l'épaule de la bibliothécaire de la même façon qu'il restait autrefois collé à l'écran quand il visitait des sites pornographiques. La bibliothécaire clique sur *trouver les délinquants*, puis, dans le nouveau menu déroulant, sur *par aire géographique*, et un nouveau menu surgit qui demande l'adresse.

Vous êtes de Calusa, c'est ça ? Quel est le code postal de votre quartier ?

C'est... euh... 33135.

Vous voulez voir une rue en particulier ?

Il donne le nom de la rue où vit sa mère et où il vivait aussi ; elle le tape et clique sur recherche. Une carte de sa rue et d'une vingtaine de pâtés de maisons tout autour, vert pâle,

* Le National Sex Offender Registry, accompagné du site familywatchdog.us, est un service mis en place par le département de la Justice américain pour que toute personne puisse localiser, grâce à Internet, les délinquants sexuels condamnés habitant sur le territoire américain. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

apparaît à l'écran. De petits carrés rouges, verts et orange sont disséminés sur le quartier comme des confettis.

Un pâté de maisons en particulier ?

Le Kid tend la main vers l'écran et touche la carte à l'endroit où il a passé sa vie entière jusqu'à ce qu'il s'engage dans l'armée et où il a encore vécu après avoir été rendu à la vie civile. Un confetti rouge recouvre le petit pavillon de sa mère et la cour à l'arrière où il avait planté sa tente et construit une cage d'extérieur pour Iggy, son iguane.

La bibliothécaire clique sur le petit carré, et le Kid se retrouve soudain face à sa photo d'identité judiciaire – son visage égaré et triste – et il éprouve de nouveau la honte et l'humiliation de la nuit où il a été arrêté. Son nom complet s'affiche – prénom, deuxième prénom et nom de famille –, ses date de naissance, taille, poids, race, couleur d'yeux et de cheveux, et la description détaillée de son délit et de sa condamnation.

Lentement, la bibliothécaire se tourne sur son fauteuil, regarde le vrai visage du Kid puis de nouveau sa version numérisée sur ordinateur.

C'est... vous. N'est-ce pas ?

Il faut que j'y aille, souffle-t-il. Il faut que je me tire. Il s'éloigne de la femme qui paraît à la fois abasourdie et attristée mais nullement effrayée, ce qui étonne le Kid, et pendant quelques secondes il pense essayer d'expliquer comment son visage, son signalement et son casier judiciaire sont arrivés là, sur l'écran de l'ordinateur. Mais il n'a aucun moyen d'expliquer ça à quelqu'un comme elle, quelqu'un de normal, une bibliothécaire qui oriente les usagers et les aide à localiser des gens tels que lui et à vérifier les crimes qu'ils ont commis.

Attendez. Ne partez pas.

Il faut que j'y aille. Je suis désolé. Je blague pas, je suis vraiment désolé.

Ne soyez pas désolé.

Non, je devrais sans doute même pas être ici, dit-il. *Dans cette bibliothèque, je veux dire.* Il se retourne et s'éloigne d'une démarche raide, puis, au moment où il arrive près de la porte, il se met à courir et ne cesse pas de courir avant d'être de nouveau sur son vélo en route pour le Viaduc.

COMME TOUS CEUX qui ont passé un certain âge, le Kid a évidemment un nom, mais aucun de ses voisins sous le Viaduc ne connaît ce nom et il n'a aucune intention de le révéler sauf si ce refus de le dire devait lui valoir de se faire tabasser ou planter par un des cinglés parfois violents qui habitent là – bien que la violence ne soit pas vraiment leur truc, ni la raison pour laquelle ils sont là. Ou sauf lorsque la loi l'oblige à décliner en entier son nom officiel, ce qui se produit assez souvent pour que le Kid enfouisse son document d'identité dans sa basket droite où il peut l'attraper et le présenter très vite s'il a besoin de prouver son âge pour acheter de la picole et des cigarettes ou si un flic, un assistant de justice ou un travailleur social le lui demande. Tous les autres – les hommes qui vivent près de lui sous le Viaduc, les serveurs, serveuses et autres aides-serveurs avec lesquels il travaille au *Mirador*, et même Dario, son patron, qui, du fait qu'il distribue les chèques de paye, connaît son véritable nom –, tous les autres, donc, l'appellent le Kid et, quand il n'est pas là, disent le Kid pour parler de lui.

Je voulais lui demander : qu'est-ce qu'il fait ici ? Il a un nom, ce mec ?

“Tu voulais” lui demander. Elle est bien bonne. Et toi, tu fais quoi ici ? “Mec.”

Comme toi, je suppose.

Mais merde, de qui tu parles, à la fin ?

Du petit Blanc au vélo. Celui qui vit dans la tente avec le lézard.

Demande-lui toi-même.

La plupart des gens qu'il a côtoyés quand il était gamin et quand il était au lycée connaissent le Kid sous son vrai nom, ainsi que les gars avec lesquels il a fait ses classes à l'armée et puis bien sûr sa mère et quelques-uns des amis de sa mère. Mais il n'a parlé à aucun d'entre eux, pas même à sa mère, depuis plus d'un an, et chaque fois qu'il lui arrive de repérer dans la rue quelqu'un qu'il a un peu connu, soit en classe, soit quand il traînait dans la galerie marchande autrefois, soit encore quand il avait son boulot dans le magasin de luminaires avant son engagement dans l'armée, ce qui se produit de temps à autre bien qu'il ne se rende plus jamais dans son quartier d'avant, il regarde droit devant lui en continuant à pédaler ou bien, s'il est à pied, il change de trottoir ou pivote sur ses talons et part en sens inverse.

De toute façon, aucun de ceux qu'il connaissait autrefois n'a envie de se retrouver avec lui, et quand ils le reconnaissent ils font pareil – demi-tour, à moins qu'ils n'examinent les chaussures dans la vitrine d'un Payless ou alors, s'il n'y a aucun autre moyen d'éviter que leurs regards ne se croisent, ils se couvrent le visage avec la visière de leur casquette quand ce n'est pas avec leurs lunettes de soleil ou même avec leurs mains. De ce côté-là, les choses ne sont guère différentes maintenant de ce qu'elles ont toujours été. A son avis, les gens l'ont évité toute sa vie, sauf ceux dont il a fait la connaissance l'année passée. Si l'on excepte ceux qui travaillent pour l'Etat et qui ont lu son dossier parce que ça fait partie de leur travail, les hommes sous le Viaduc sont, d'une certaine façon, les véritables nouveaux amis du Kid : ils ne savent absolument rien de son passé public ou privé et, par conséquent, ils ne l'évitent pas de manière ostensible et ne voient pas d'inconvénient à l'appeler Kid. C'est superficiel, mais c'est ce qu'il a toujours préféré et c'est peut-être aussi ce qu'il lui faut – des relations qui s'en tiennent strictement au superficiel –, et avec sa coupe de cheveux à ras, son nez mince et pointu, son petit bout de menton, ses grandes oreilles et son gabarit de jockey, petit et maigre quoique plutôt musclé, voilà, selon ce qu'il en dit lui-même, à quoi il ressemble de toute façon : à un gamin, un *kid**.

Alors, kid, c'est quoi, ton nom ?

Ça, justement. Merci quand même. Salut.

*Comment ? Comme le Sundance Kid ? Le Cisco Kid ? Billy the Kid** ?*

Ouais, c'est ça, tous ces mecs-là. T'es qui, toi ?

Le Kid se détourne et cadenasse son vélo au pilier en béton qui se trouve près de sa tente à deux places. Le vélo est un vieux Raleigh cabossé, à trois vitesses, qu'il avait repéré sans antivol dans une ruelle entre Rafer Street et Island Drive un jour où il se rendait à son travail et qui se trouvait toujours là le soir quand il était rentré. Le vélo était vert foncé, il avait un panier en grillage métallique devant, un grand porte-bagages

* *Kid* signifie "gamin".

** Sundance Kid (1867-1908) était un bandit américain de la fin du XIX^e siècle. Le Cisco Kid est un personnage de fiction inventé par l'écrivain américain O. Henry en 1907 sous les traits d'un desperado mexicain prompt à dégainer. Billy the Kid (1859-1881) fut un hors-la-loi célèbre.

sur le garde-boue arrière et pas d'antivol. Le Kid se dit qu'il devait s'agir d'une bicyclette de location abandonnée par un touriste qui avait trop bu pour se rappeler où il l'avait laissée, ou bien d'un cycle jeté au rebut, voire d'un vélo qui servait à livrer des plats chinois dont le livreur avait été trop paresseux pour mettre l'antivol. Il s'en saisit et roula jusqu'au Viaduc. Plus tard, il le démontra et le repeignit en noir au cas où, puis il acheta un antivol pourvu d'un câble noir en acier au carbone.

L'iguane du Kid, lui, est attaché à un parpaing par une chaîne un peu plus longue. Il s'appelle Iggy, nom que le Kid trouve à présent assez nul, mais il n'avait que dix ans quand sa mère lui a offert l'iguane, et, sans raison précise, c'est le chanteur Iggy Pop qui lui est venu à l'esprit en premier ; puis l'iguane et son nom ont fini par ne faire qu'un, de la même manière que le Kid et son nom ont fini par ne faire qu'un, et après il était trop tard pour changer. Quand l'iguane était bébé, il ne mesurait que vingt ou vingt-cinq centimètres, il était très vif, d'un vert éclatant et tout mignon. Décoratif, presque. Douze ans plus tard, il a la taille et le poids d'un alligator adulte – un mètre quatre-vingts de la tête au bout de la queue et douze kilos – et il n'est plus mignon du tout. Absolument rien de décoratif. Son corps épais et musclé est recouvert d'écailles gris foncé. Une crête dorsale hérissée part de sa tête et parcourt tout son dos ainsi que sa longue queue. C'est une bête tout droit venue de l'ère des dinosaures, mais pour le Kid, son aspect est aussi normal que celui de sa mère. Un fanon pend de sa mâchoire osseuse en replis souples, et, sur ses pattes griffues, il y a des membranes de peau qui se durcissent et se soulèvent comme si elles saluaient le Kid quand celui-ci s'approche. Il a les tympanes à la surface de la tête, juste au-dessous des yeux et derrière eux. Au sommet du crâne se trouve un troisième œil primitif : une lentille grise, semblable à une hostie, qui surveille les prédateurs venant de dessus, pour la plupart de gros oiseaux. Selon certains experts, ce troisième œil suit le soleil et sert de système d'orientation. D'emblée, le Kid s'était lancé dans une étude systématique des iguanes sur le Web. Il avait appris tout ce qu'il pouvait du corps de cet animal, de ses besoins et de ses désirs, de ses habitudes, de ses peurs, de ses forces et de ses faiblesses. Il n'avait jamais de note au-dessus de C- en classe, mais si l'on avait étudié les iguanes il aurait eu un A+. Iggy était la seule créature, à part lui-même,

dont il avait été un jour obligé de s'occuper, et il avait décidé de s'y employer de la même façon qu'il aurait souhaité qu'on s'occupe de lui – comme si l'iguane avait été un enfant et qu'il en eût été le père.

Il l'astreignait à un régime strictement végétal – poivrons, gombos, courges, beaucoup de légumes verts à feuilles, fruits tropicaux tels que papayes, mangues et melons –, en prenant soin d'éviter des légumes réputés toxiques pour les iguanes comme les pommes de terre et les tomates, ainsi que les fruits à noyaux, genre prunes et abricots. Au début, il lui parla à l'aide des quelques mots d'espagnol qu'il avait appris au collège parce que l'iguane venait du Mexique, mais au bout d'un moment, n'arrivant à rien avec l'espagnol, il passa à l'anglais et continua à n'arriver à rien. Un peu plus tard, il s'arrêta totalement de parler à l'iguane parce qu'il s'était mis à apprécier le silence entre eux, à s'y fier comme s'ils étaient potes dans un vieux film muet. Ils passaient donc l'essentiel de leur temps à se regarder et à faire des grimaces.

D'abord, il le garda à l'intérieur de sa chambre, dans un aquarium en verre de cent soixante litres garni de pierres moussues, de fibre de coco et de gravier. Mais les iguanes ont une croissance rapide, et à mesure qu'Iggy grandissait, le Kid était obligé d'acheter des aquariums de plus en plus grands. Bientôt il ne trouva plus d'aquarium d'animalerie assez vaste. De plus, les iguanes sont arboricoles et c'est quand ils se croient dans un arbre qu'ils sont le plus heureux. Si bien qu'au bout d'environ deux ans, quand Iggy fut adolescent, le Kid rabattit tout le mobilier de sa chambre d'un seul côté et construisit une cage grillagée qui allait du sol au plafond et remplissait l'autre moitié de la pièce. Il tapissa le fond de la cage d'écorce pilée puis il y installa le tronc et les branches dénudées d'un citronnier mort qu'il dénicha dans un chantier. Il maintenait une température constante à l'aide d'une lampe chauffante et réglait l'humidité grâce à un humidificateur. C'était la petite jungle privée d'Iggy.

Lawrence. Larry.

Larry comment ?

Somerset.

Larry Somerset. Lawrence Somerset. Ça me rappelle quelque chose. Vous avez dû être célèbre, une fois. Passer au journal télévisé.

J'ai eu mon quart d'heure.

Ouais, vous m'en parlerez une autre fois. Il faut que je donne à manger à mon homme, là.

Le Kid plonge sous sa tente et fouille dans un bac en plastique pour prendre le sac d'épinards flétris et le melon trop mûr qu'il a tirés la veille d'un conteneur à poubelles à l'arrière du magasin Whole Foods de Bayfront Street. Il s'interroge sur ce nouveau venu. A part son costume gris clair fripé et sa chemise habillée mais tachée, il ressemble à n'importe lequel des deux douzaines d'autres tarés sans abri, dans la cinquantaine ou plus, qui ont fini par échouer sous le Viaduc, et, en cela semblable aux autres, il fait comme si tout le monde ici appartenait au même club et comme s'il croyait que le Kid, en dépit de son jeune âge, en faisait lui aussi partie. Il ne va pas tarder à déchanter. Le Kid n'appartient à aucun club. Du moins pas de son propre gré. Les autres peuvent bien le mettre dans telle ou telle catégorie et dire qu'il est comme ci ou comme ça, mais dans son esprit le Kid est seul et unique dans son genre. Un solitaire. Voilà son genre. Et même parmi les solitaires il est unique. Singulier. Solo de chez solo-mi-o.

Le dénommé Larry Somerset est un peu plus grand que les autres et il a le visage et le ventre mous, comme s'il avait passé sa vie assis dans un fauteuil rembourré à signer des documents officiels et à donner des ordres à des subordonnés. Il porte une alliance ordinaire en or. Le Kid la remarque au premier coup d'œil parce qu'on n'a pas l'habitude de voir une alliance, ici, et le mec a une sorte de bouc noir qui semble teint et de longs cheveux grisonnants coiffés directement en arrière qui rebiquent sur le col sale de sa chemise. Le Kid est certain de ne jamais l'avoir encore rencontré, mais il y a quelque chose chez ce type qui lui est familier, le nom, surtout – il se peut qu'il l'ait lu dans le journal, le *Calusa Times-Union*.

Il est évident, malgré son pantalon flottant à larges revers, que le mec porte un bracelet électronique TrackerPal GPS autour de sa cheville droite. Le Kid se demande si c'est le même que le sien ou s'il s'agit d'un de ces nouveaux super-appareils dont il a entendu parler, qui possèdent un téléphone cellulaire relié à un centre de surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre et vont même jusqu'à faire sonner le bipeur de ton assistant social si tu oublies de recharger ta batterie, de sorte que l'assistant peut te téléphoner pour s'assurer que tu n'es

pas mort. C'est comme être suivi par un drone de la CIA chargé d'un missile à guidage infrarouge prêt à partir. Si le nouveau TrackerPal à téléphone cellulaire intrigue le Kid, c'est simplement parce qu'il s'intéresse à la technologie de la surveillance, mais il ne veut surtout pas du modèle dernier cri. Le bracelet du Kid ressemble plutôt à un simple traceur GPS pour retrouver des voitures volées et, au moins, il le laisse pisser en paix.

Le Kid s'assied sur sa chaise pliante en toile devant sa tente, il allume sa première cigarette depuis qu'il est sorti de son travail et, exactement à l'heure prévue, le moteur du groupe électrogène halète sous le Viaduc, tousse et, après quelques secondes, s'installe dans le cliquetis régulier d'un moteur diesel. Platon le Grec est propriétaire de ce groupe électrogène, c'est lui qui achète le fioul pour l'alimenter et qui le fait fonctionner tous les soirs entre sept et neuf heures, et même parfois plus tard s'il y a des clients. Il l'a branché à un parasurtenseur à douze prises, et les résidents lui versent un dollar chacun pour recharger leur téléphone portable s'ils en ont un ou bien la batterie de leur bracelet de cheville. Ils sont obligés de la recharger toutes les quarante-huit heures, voire plus souvent selon le modèle, faute de quoi, dans un bureau quelque part à l'intérieur des terres, un bipleur se déclenche et, en l'espace de quelques heures, on voit l'assistant social ou le contrôleur judiciaire de tel ou tel fouiner dans le camp à la recherche d'un gars auquel il prétend porter assistance mais qui en réalité n'est que son prisonnier électronique légal – ledit gars se trouvant probablement dans son squat en train de cuver une cuite ou de s'endormir en ayant oublié de recharger sa batterie désormais totalement à plat. Il arrive cependant qu'il ne s'agisse que d'un résident qui a sombré dans le désespoir à force de vivre là sans boulot, condamné pour survivre à arpenter la ville et à fouiller les poubelles pour récupérer dans un caddie de supermarché des bouteilles et des boîtes en fer qu'il revend, et qui, après des mois et même des années de ce régime, a choisi de se faire renvoyer en taule parce que, si l'on refuse de recharger la batterie de son bracelet électronique, on viole une des clauses principales de sa liberté conditionnelle et on retourne en prison. Incarcération volontaire.

A l'extérieur de la tente, Larry Somerset fait quelques pas hésitants pour se rapprocher de l'iguane auquel il jette un bref coup d'œil. Il déclare n'avoir encore jamais vu d'iguane aussi

grand et dit admirer la manière dont le Kid l'utilise pour garder sa maison et ses biens. *Meilleur qu'un pit-bull*, dit-il. *En tout cas plus laid qu'un pit-bull*.

La chaîne d'Iggy est assez longue pour lui permettre de se coucher devant l'entrée de la tente et quand même se précipiter à l'arrière si quelqu'un essaye de se glisser à l'intérieur par ce côté-là. Les iguanes ont l'air léthargiques et lents, mais on en voit souvent filer à une allure étonnante sur des fairways et des greens de terrains de golf – au ras du sol sur leurs courtes pattes, mais avec la rapidité de lévriers. Les yeux des iguanes sont ronds, aussi grands que des billes, toujours aux aguets et, comme leurs écailles, secs et froids. Immobile, Iggy observe Larry – ses paupières glissent lentement de haut en bas à la manière de légers voilages. Toutes les quelques secondes, sa langue fourchue file entre ses mâchoires et s'agite dans l'air comme si elle le goûtait, passe rapidement devant ses narines pour en déchiffrer l'odeur et se retire. Quand l'iguane déglutit, son fanon palpite faiblement.

Larry reste à distance respectueuse de l'iguane. Tout le monde en fait autant. Sauf le Kid. Il adore ce lézard. Il pourrait dire qu'Iggy est la seule personne qu'il aime. Mais il ne le ferait pas. C'était un cadeau d'anniversaire de sa mère. L'été d'avant ses onze ans, elle l'a laissé seul : elle a pris une semaine de congé du salon de beauté où elle travaillait – et travaille toujours – comme coiffeuse, et elle est allée au Mexique avec un groupe de sept autres femmes pour participer à une cérémonie de solstice d'été au Yucatán. Il s'agissait d'un rituel annuel de renaissance spirituelle, conçu et animé par son professeur de yoga et célébré sur la place principale du site des ruines mayas de Chichén Itzá. Pendant la halte d'une nuit à Mérida, sur le chemin du retour, elle a acheté le bébé iguane à un marchand ambulancier et l'a introduit en fraude aux États-Unis dans sa valise. C'était illégal, mais trois autres femmes du groupe ont fait la même chose pour leurs enfants, et aucune n'a été arrêtée par la douane parce que, hormis le professeur de yoga, c'étaient des femmes d'une quarantaine d'années qui rentraient en groupe dans la même ville et avaient l'air d'Américaines s'adonnant au tourisme sexuel, ce qui d'une certaine façon était bien le cas dans la mesure où elles avaient toutes couché avec des Mexicains pendant qu'elles étaient à Mérida.

Sa mère s'appelle Adèle et n'a pas été mariée avec le père biologique du Kid, un couvreur qui, après un ouragan extrêmement dévastateur, était arrivé du Nord dans son pick-up pour trouver du travail et fut pendant quelques mois une sorte de petit ami pour elle. Mais, dès qu'elle fut enceinte du Kid, le couvreur rentra à Somerville, dans le Massachusetts, d'où il était originaire. Elle a dit le nom de son père au Kid, mais pas grand-chose d'autre parce qu'il n'y avait pas grand-chose à raconter, ou du moins le prétendait-elle. Sauf que c'était un bel Irlandais de petite taille avec un drôle d'accent et qu'il buvait trop. Une fois le couvreur parti et le Kid venu au monde, elle a presque constamment eu des petits amis qui ont vécu dans sa maison avec elle et le Kid parfois aussi longtemps que six mois, mais aucun d'eux n'est resté assez longtemps pour vouloir faire du Kid son propre enfant ou pour prendre la responsabilité de l'éduquer ou de le protéger. Adèle a besoin que des hommes la désirent, mais elle ne veut pas que des hommes aient besoin d'elle. En fait, elle veut que personne n'ait besoin d'elle – pas même le Kid, bien qu'elle ne s'en rende pas compte et le nierait si on lui posait la question. Elle croit qu'elle aime son fils et qu'elle a fait pour lui tout ce que pouvait faire une mère célibataire, qu'elle a sacrifié pour lui une grande partie de sa jeunesse et qu'elle n'est donc pas à blâmer pour ce qu'il est devenu.

Selon ce qu'elle croit et déclare souvent, les choses auraient pu tourner autrement si elle avait eu un mari qui l'avait aidée à élever son fils et avait représenté pour lui un modèle à suivre, mais la plupart des hommes – en tout cas ceux vers lesquels elle était attirée –, dès qu'ils découvraient qu'elle partageait avec un jeune fils son pavillon en parpaings aux pièces en enfilade dans le quartier nord de la ville, n'étaient plus intéressés que par les relations sexuelles et se faire préparer le petit-déjeuner le lendemain matin. Peut-être y avait-il quelque part des hommes espérant épouser une belle rousse trentenaire, puis quadragénaire, au corps splendide, qui était propriétaire de sa maison et élevait un fils toute seule, mais elle n'en avait pas rencontré. Du moins pas un qui l'aurait branchée sexuellement ou même qui aurait fait preuve d'un solide sens de l'humour, chose qui, se plaît-elle à dire, peut remplacer le sexe mieux que n'importe quoi. Elle prétend pouvoir vivre sans l'un ou sans l'autre – l'humour ou le sexe –, mais

pas sans les deux. Et puis, quand son fils a eu dix-huit ans, qu'il s'est engagé dans l'armée et qu'il est parti, elle a regardé un jour dans la glace : elle avait cinquante ans, elle teignait le gris de ses cheveux roux, elle n'arrivait plus à chasser le poids qui alourdissait ses hanches et sa taille, et n'importe quel homme ou presque, du moment qu'il lui aurait manifesté de l'attention, aurait fait l'affaire. Le sens de l'humour, la bonne baise, laissons tomber.

Et lui, le lézard ? Est-ce qu'il a un nom ?

Ouais, bien sûr. Iggy. C'est pas un lézard, d'ailleurs. C'est un iguane. Iggy, c'est un diminutif d'iguane. Un nom à la con, je sais, mais on s'y est habitués tous les deux.

Tu en es propriétaire depuis combien de temps ?

Onze ans, peut-être douze. Depuis que je suis gamin. Mais j'en suis pas le propriétaire, en fait. Je veux dire que c'est pas comme si c'était mon esclave ou un truc de ce genre.

C'est ton copain.

Ouais. On peut dire ça. Tu sais, si c'est toi le mec qui s'appelle Lawrence Somerset, je me dis que tu dois être assez glauque. Même pour ici.

Ne crois pas tout ce que tu lis.

Je crois pas tout. Mais fais gaffe à Iggy. Les mecs glauques, il aime pas.

Sur le terrain plat à quelque distance de l'arrière de la tente du Kid, un homme du nom de Paco, à la peau jaunâtre, est allongé à plat dos, torse nu, sur un banc de musculation bricolé maison, et il soulève de la fonte. Paco est un Dominicain hargneux, il a un ventre comme de la tôle ondulée et des muscles aux bras qui donnent l'impression qu'on lui a tatoué des boules de bowling. Il laisse tomber la barre sur le porte-haltère dans un fracas métallique. Puis, se redressant, il lance au Kid : *T'occupe pas de lui, man ! Ce mec, c'est un salaud de baiseur de bébés.*

C'est vrai, Larry ? Tu baises des bébés ?

Sûrement pas.

Si tu le fais, tu dois pas être le mec auquel je pensais. Celui-là, c'étaient les petites filles.

Tout le monde est pareil, ici, je croyais. Tout le monde est ici pour les mêmes raisons, pas vrai ?

Putain, non. Les baiseurs de bébés, man, ceux-là, c'est les pires. Le fond du fond.

Ab bon ? Il y en a parmi nous qui sont pires que les autres ? Allez. J'y crois pas une seconde.

T'as intérêt à y croire. Les gars qui sont ici pour viol ou pour ce qu'on appelle le contact sexuel avec des adolescentes, c'est le dessus du panier. Comme ce bon vieux Paco, là. Il se dit violeur. C'en est un, ou peut-être pas. Après, il y a ceux qui sont condamnés pour contact sexuel avec des petits garçons. Et au-dessous, ceux qui sont tombés pour contact sexuel avec des petites filles. Et au bas, tout en bas, il y a ceux qui baisent des bébés. Il y a aussi d'autres catégories, comme les pédés et les hétéros. Les hétéros sont classés au-dessus des pédés.

Eh bien, moi, je suis hétéro, c'est sûr. Et je viole pas des bébés. Merde. C'est écœurant.

T'es écœuré, alors ? Je t'avais bien dit qu'il y avait une sorte de classement.

Et toi, le Kid ? T'es où, dans la hiérarchie des délinquants ?

Le Kid lui tourne le dos et se baisse pour entrer dans sa tente. T'as qu'à trouver tout seul, man. Il faut que je donne à manger à mon pit-bull.